

# une fameuse gorgée de poison

lundi 17 janvier 2011

## Stretch - Charles de Meaux & Bas-fonds - Isild Le Besco



C'est le même principe que *Shimkent Hotel* : un homme découvre un monde immense et inconnu, duquel il ne se doutait pas, à travers une minuscule lucarne. Ainsi l'Orient est-il perçu dans *Stretch* à travers l'univers du sport hippique - quand dans *Shimkent Hotel*, ce même Orient se révélait dans un voyage, à la frontière du Kazakhstan, à la vision d'une usine désaffectée grande comme une cathédrale. Mais le premier film de Charles de Meaux mêlait documentaire et fiction, et sa naïveté avait quelque chose de saisissant, tandis que dans *Stretch* tout est écrit, scénarisé, étudié à l'avance, et cela marche moins bien. Le documentaire, c'est-à-dire la réalité, est d'ailleurs venu frapper à la porte de cette fiction qui a pour thème le destin, quand l'un de ses acteurs, David Carradine, est mort après quelques jours de tournage. Il manquait quelque chose. Il manquait une attention à l'instant que Charles de Meaux n'a pas vraiment su saisir.

Un problème parmi d'autres, cette ligne de dialogue : "c'est très dépayageant". Oui, le héros vient sans doute d'un milieu modeste et n'a certainement pas fait beaucoup d'études. Mais pourquoi le dialogue est-il là pour le souligner ? Cela vient enfermer l'histoire, plutôt belle, dans une sur-signification sociologique inutile et sonnante faux.

Car l'histoire est belle. C'est un conte faustien, une méditation sur le destin, quelque chose de très mystérieux, presque insaisissable. On pense à Manoel de Oliveira - on pense aussi à Apichatpong Weerasethakul, évidemment. Charles de Meaux a tenté de parler de ce qu'est devenu aujourd'hui le rêve américain, de la manière dont il s'est déplacé vers l'Est, dont Macao a supplanté Las Vegas. Tout cela existe dans le film, porté par le talent du cinéaste pour l'espace, les couleurs et l'étrangeté. La mise en scène et l'écriture de Charles de Meaux flirtent sans cesse avec le ridicule. Elles y tombent parfois, mais parfois éblouissent avec rien. Ce qu'on sent surtout, et cela s'incarne particulièrement dans le choix de l'acteur (?) Nicolas Cazalé comme figure principale du film, c'est une mollesse, une paresse, une tendance à se regarder filmer. On se dit que tout ça aurait pu être autrement plus puissant.

La presse n'est d'ailleurs pas tendre avec lui, quand elle couvre de louanges le petit défilé de mode avec vomis sur les seins et sang sur la culotte du dernier film d'Isild Le Besco. Celle-ci achève avec *Bas-fonds* (de tiroir, de culotte, de commerce, de soutien) une trilogie sur le langage, dit-elle, où aucune de ses trois actrices n'articule. Rien ne vit, tout est toc, le point de vue sur la misère condescendant, l'hypothèse religieuse atterrante, la piste cruelle téléphonée, les

...



ASKETONER

asketoner@hotmail.com

[Afficher mon profil complet](#)

### Urticaire d'apothicaire

▼ 2011 (7)

▼ janvier (7)

[Stretch - Charles de Meaux & Bas-fonds - Isild Le ...](#)

[Jeanne Dielman - Chantal Akerman](#)

[Quatre films de Wes Anderson : Bottle Rocket, Rush...](#)

[Somewhere - Sofia Coppola](#)

[Buffalo'66 - Vincent Gallo](#)

[V for Vendetta - James Mc Teigue](#)

[Trois films de Noah Baumbach : Greenberg, Margot a...](#)

▶ 2010 (141)

▶ 2009 (86)

▶ 2008 (104)

▶ 2007 (1)

### Liens amis

[Fabien Sanchez](#)  
Poème de Richard Brautigan  
Il y a 42 minutes

[Pocket Welt](#)  
Prospective XXIème Siècle – Le Plateau / Frac Ile de France  
Il y a 1 jour

[L'imagement](#)

fondus au noir insoutenables, et les scènes tellement courtes que rien ne peut advenir dans le plan. Tout est pose et démonstration d'une contre-culture agréée. Les tics de John Waters côtoient ceux de la nouvelle vague, et il n'est jamais question de mise en scène. Seulement un scénario pénible de 400 coups réduits à 2 ou 3 (choses qu'on n'entendra pas d'elles), et de vague rédemption mystique. Un godemiché posé sur un poste de télévision fait office de génie provocateur.

Si on attend que Charles de Meaux se réveille, on souhaite qu'Isild Le Besco retourne se coucher.

Publié par asketoner à l'adresse [16:27 1 commentaires](#) →

Libellés : [Charles de Meaux](#), [Isild Le Besco](#)

mercredi 12 janvier 2011

## Jeanne Dielman - Chantal Akerman



Chantal Akerman nous explique pourquoi parfois quand on rentrait à la maison la purée était trop salée et le gigot trop cuit. C'est bon à savoir.

Quand je dis à propos de certains films ([Everyone else](#), [Social Network](#), [Somewhere](#)) qu'il manque une bombe, Jeanne Dielman voit très bien ce que je veux dire. Un coup de ciseaux et le tour est joué, et le spectateur libéré - ça s'appelle la catharsis, c'est un vieux truc oublié, c'est Médée, c'est Phèdre, ça ne peut exister que si on pense encore que le monde peut changer. Or, on ne le pense plus. Alors on a des films écrasants, des films reflets d'un temps moche, et participant lâchement à cette mocheté. Mais pour Chantal Akerman, puisqu'il est très simple de ne plus manger des petits pois carottes tous les mercredis, il est aussi très simple de faire la révolution. Comme dans *Tomate*, le dernier livre de Nathalie Quintane, où l'on s'aperçoit qu'une révolution potagère peut devenir une révolution mondiale. C'est simple, c'est l'évidence même, mais ça ne survient pas à tous les coups. Chantal Akerman fait ce pari, plutôt que de se contenter de nous montrer ce que le monde nous montre déjà.

Car il y a, d'abord, une familiarité étouffante avec les gestes de Jeanne Dielman et les objets qui l'entourent, une répétition jusqu'à la nausée de visions ménagères bien connues. On allume la lumière en entrant dans une pièce, on l'éteint quand on sort : la ménagère est économe, et ses gestes au métronome font l'épargne, mais ne l'épargnent pas. On plie, on prend le pli, on a déjà trop pris le goût du pli. On pose un objet sur une table, on s'en sert, on le range. On défait, on refait. On circule dans des pièces rectangulaires comme pour ne pas laisser de trace, et le bruit que font les pas sur le plancher sont les seuls signes de présence, car tout est propre et plié et rangé, et les lumières éteintes. Seulement, dans la salle à manger, on reçoit les lumières de l'extérieur. La rue s'y jette, vibrante - c'est un feu duquel la ménagère se préserve. La salle à manger est la caverne de Platon. Les plans sont comme ceux de Wes Anderson : frontaux, face au mur, des boîtes - sauf qu'ici, on les parasite plus qu'on ne les invente. On circule, et quand on est passé, le lieu semble inchangé, la tapisserie



Il y a 1 jour

### patricia yagüe

Photo

Il y a 1 semaine

### sketchesforalbinos

best of 2010

Il y a 2 semaines

### the eyes of a french fry



russie, juillet 2010  
#92 - retour à saint-petersbourg et fin du voyage - Санкт-Петербург

Il y a 1 mois

### REVUE CE QUI SECRET



Il y a 2 mois

### théâtre du désordre



secrets de saloon / octobre 2010

Il y a 2 mois

### les éditions l'écart et l'accord POSTURES



Il y a 10 mois

### KINOK

(critique de livre) ÉLOGE DU CINÉMA EXPÉRIMENTAL de Dominique NOGUEZ

Il y a 1 an

### La Dragonne

### SPR TUINA, massage chinois à Lyon

### Liens aimables

### The Hell of It



Le Soupirant